

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 37

Artikel: Lausanne en 1830 : III
Autor: J.Z.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-176705>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tente pas que ses orateurs et ses poètes disent vrai, il faut qu'ils disent avec élégance, qu'ils manient la parole avec grâce, qu'il y ait du sel dans leurs discours, qu'ils présentent la pensée avec toutes les séductions du langage. Ne doit-il pas être admiré de tout l'univers? Ne doit-il pas faire les délices des farouches Romains, des sévères habitants de la Germanie, des Scythes même? Le peuple grec ne doit-il pas former un jour l'Eglise primitive, fournir sa langue au Nouveau Testament? Il y a plus, et ici nous attaquons un ordre d'idées très-grave. Au-dessus de l'humanité, Dieu a placé le dogme, et ce dogme, il l'a entouré de prêtres chargés de le conserver, de le perpétuer, de le prêcher. Sévère, majestueux, immuable, il est à Jérusalem et à Rome, il traverse les siècles, brave les tempêtes, comme la croix qui surmonte le clocher de l'église. A Jérusalem et à Rome, le prêtre, parlant au nom de Dieu, finit par se prendre pour Dieu lui-même, par ajouter à la loi et au culte des ornements, des cérémonies, des formules, des commandements d'homme. C'est toujours le Mont-Sinaï. Chacun le sait, le dogme de nos jours reçoit les solutions les plus diverses, et l'on peut dire que le problème n'est pas entièrement résolu ; trois questions le dominent.

a) Le dogme est-il étranger à l'esprit et au cœur humain, ou bien l'homme de bonne volonté peut-il découvrir l'Evangile?

b) La loi de l'Evangile est-elle praticable pour nous, ou bien est-elle au-dessus de nos forces? Dans quelles conditions peut-on l'accomplir.

c) Qu'est-ce que le paganisme? Le Créateur aurait-il condamné l'immense majorité des peuples à vivre dans l'erreur, dans les ténèbres, dans le culte voulu et raisonné du mal?

Ces redoutables questions, la Grèce antique, l'Evangile et même le mahométisme vont y répondre.

Nous avons vu, sous Moïse, la loi descendre d'en haut sur le peuple. Chez les Grecs, nous verrons la pensée humaine s'élever du peuple vers Dieu, le chercher, le sonder, l'emporter pour ainsi dire de vive force. Ce mouvement du dogme, mouvement inverse entre les Hébreux et les Grecs, s'est renouvelé plus tard. Ecoutez Chateaubriand : « Le christianisme commença chez les hommes par les classes plébériennes, pauvres et ignorantes. Jésus-Christ appela les petits, et ils allèrent à leur maître. La foi monta peu à peu dans les hauts rangs et s'assit enfin sur le trône impérial. Le protestantisme suivit une route opposée ; il s'introduisit par la tête du corps politique, par les princes et les nobles, par les prêtres et les magistrats, par les savants et les gens de lettres, et il descendit lentement dans les conditions inférieures. » Homère, dont les œuvres restent, mais dont on ignore le lieu de naissance, la vie et jusqu'au temps où il vécut; Homère, disons-nous, représente pleinement le peuple grec. On chantait ses poèmes sur les places publiques ; ils ont ainsi été perpétués par la mémoire publique jusqu'à ce que Lycourge les re-

cueillit et que Pisistrate les mit en ordre. Homère donc, ou le peuple grec, pour être plus exact, adoré *dzéus pater*, en grec; *deus pater*, en latin; *Dieu le père*, en français; notre Jupiter n'est que *dzéupater*. C'est celui qui a échappé au temps qui engloutit ses enfants, les peuples et les siècles. Il a vaincu le temps, il est éternel. Les autres peuples de l'Orient l'ont appelé *Jehova*, celui qui sera toujours. *Adonai*, seigneur. *El Chaddaï*, le Dieu tout puissant. Homère l'a nommé de suite : Dieu le père; et l'a parfaitement défini; Jupiter gouverne le monde au moyen de ses agents. Les Grecs voient Dieu partout, le silence majestueux des forêts, le ruisseau, la cascade, la rivière, autant de nymphes, de divinités qui régissent ces choses sous les ordres de Dieu le père. La sagesse est sortie du cerveau de Jupiter, cette sagesse qui est science et intelligence, l'homme l'a reçue de Dieu. Il en est de même des beaux-arts : Apollon, les muses, agents de Jupiter, inspirent les hommes. L'agriculture, les métiers, tout vient du ciel. Heureux! trois fois heureux serions-nous, si notre époque avait la foi fervente de l'ancienne Grèce.

J. Z.

Lausanne en 1830. 35.63

III.

Quoique nous parlions souvent de Lausanne, nous prions nos lecteurs de la campagne de ne point croire que nous les oubliions ; tous les Vaudois participaient aux promotions ; tout le canton a été ému en 1829, et les noms qui vont venir appartiennent à bien des communes différentes du canton. Nous tenions à prendre note de 1829 pour bien montrer que le mouvement progressiste de cette époque fut *vaudois*. Nul n'aurait pu alors prévoir les journées de juillet 1830. D'ailleurs, les Vaudois sont-ils Français? Non! nous recevons les idées religieuses des Ecritures-Saintes et de l'Angleterre. Notre philosophie vient de l'Allemagne et de l'Ecosse. Notre politique viendrait plus vite de l'Amérique et de l'Angleterre que de la France. Mais, enfin, le mouvement de 1829 nous appartient bien en propre. Il fut essentiellement populaire. L'ancien gouvernement avait bien mérité de la patrie; il avait créé beaucoup de bonnes choses, nous l'avons dit, et, s'il avait frappé M. Monnard, c'est que la brochure de M. Vinet, sur la liberté des cultes, posait en principe que si un homme trouvait dans une loi quelque chose contre sa conscience, il devait braver la loi et obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. C'était une hardie générosité, sans doute; mais c'était supposer une loi anti-chrétienne, puis introduire la résistance à la loi sous prétexte de conscience. M. Vinet avait sans doute perdu de vue que l'on doit rendre à César ce qui appartient à César.

Nous aimerais à dépeindre cette belle nuit du 17 décembre 1830. Ce grand feu sur le Signal, feu auquel toutes les montagnes répondirent en signe d'assentiment. Cette garde urbaine, composée des étudiants de

l'Académie de Lausanne et de tous les amis de l'ordre. Les éloquent discours du Casino. L'épouvantable cri « les révoltés ont pris la poudrière d'Ouchy ! » cri auquel les étudiants répondirent en allant reprendre la poudrière, puis fraterniser avec les insurgés et partager avec eux la garde de ce poste. Avec les pipes allumées et le vin qui coulait, une explosion terrible pouvait se faire d'un moment à l'autre. Cette nuit d'angoisses se termina par la générale, le tocsin, l'entrée des colonnes campagnardes en ville, la séance forcée du Grand Conseil, qui accorda enfin la Constituante. Le canon porta au loin la bonne nouvelle, et une superbe illumination termina la journée. Il y eut en tout quelque chose de grand et de noble dans ce mouvement. Mais la glace était rompue. Le parti vaincu publia une brochure périodique : *Glanures d'un Vaudois* ; le parti opposé publia en réponse : *le Père Jérôme*, puis une brochure intitulée *Schweizerbart et Treuherz*. Dans le public, les hommes du mouvement pensèrent que le peuple devait continuer à s'occuper de la chose publique ; ils tinrent des assemblées au Casino et à Tivoli, ce qui fit appeler *casinistes* et *tivoliens* les libéraux de l'époque. Au château, MM. Gindroz, Pidou, Monnard, Rodieux, Druey, s'emparèrent du mouvement intellectuel. On créa l'école normale. Le théâtre de Lausanne fut restauré. L'orchestre comptait dans ses rangs les hommes les plus respectables : c'était M. de Haller, MM. Hollard frères, M. Pavid, M. Koch, avocat, M. Milliet, M. Demontet, aujourd'hui médecin, M. Gladi, et tant d'autres. M. Kaupert institua le chant populaire. Pendant quinze jours consécutifs, St. Laurent d'abord, puis St. François devinrent une école permanente de chant. De jour, chaque genre de voix avait sa leçon en particulier. Le soir, avec illumination, grande répétition générale. Le tout fut terminé par un magnifique concert vocal à la cathédrale, suivi d'un banquet au Casino. Deux sociétés de chant poursuivirent l'œuvre ensuite. Les concerts d'abonnement, au Casino, atteignirent un haut degré de splendeur. Notre opéra, au théâtre de Marthoray, eut des représentations brillantes. Les émigrés royalistes et napoléoniens formèrent, avec d'autres étrangers de distinction, une société d'élite. Dans les salons de Malley, on rencontrait la reine Hortense, la comtesse de Ségur, le duc de Rohan, M. Andrienne, les barons de Gueusseau, les princes Kantaeuzène, les Saint-Julien, les Jundzill ; et, il faut le dire, les Vaudois étaient admis dans cette inimitable société. L'Académie brilla d'un vif éclat, les étudiants étrangers y accouraient. M. Olivier y fut appelé comme professeur d'histoire ; ce fut une fête de famille. M. Guinand y donna son excellent cours de géographie physique. Sainte-Beuve y professa tout un hiver. Les gloires militaires ne manquèrent pas au canton de Vaud ; 1838 surtout est une des plus belles pages de notre histoire. M. Monnard, avec M. Rossi, donnèrent alors à la Suisse française une prépondérance marquée en Diète, et le canton de Vaud passa pour le plus avancé de la

Suisse. La *Gazette d'Augsbourg* nous appelait avec dépit le grand levier politique et militaire de la Suisse. Voilà ce qu'a été le canton de Vaud de 1830 à 1840.

J. Z.

Revue de la semaine.

Cette semaine, comme les précédentes, nos graves collègues ont continué d'annoncer alternativement, et appuyés sur des correspondants infaillibles, que nous aurons immanquablement la guerre, ou bien que la paix est assurée. Qui est le plus patient de ceux qui écrivent ou de ceux qui lisent ces nouvelles ? c'est ce que nous laissons à décider à nos lecteurs. S'ils joignent à cette question l'étude des raisons qui provoquent la hausse et la baisse à la bourse de Paris, nous ne doutons pas qu'ils ne conçoivent une idée fort curieuse de la sagesse qui gouverne le monde.

Nous apprenons avec plaisir que nos amis de Payerne viennent de fonder une banque de commerce et industrie, sur le modèle de la Banque populaire de la Gruyère. Depuis au moins quinze jours, il circule à Lausanne un projet de statuts d'une banque de commerce du canton de Vaud ; espérons que nos amis de Lausanne n'attendent pas que tous les districts du canton nous devancent et rendent notre œuvre inutile.

Nous voyons avec satisfaction dans la *Patrie* (vauoise) que l'on s'occupe de l'augmentation du salaire des régents et professeurs, et que l'on s'inquiète des invasions du germanisme dans le canton de Vaud. Si l'on y joint des programmes d'études mieux combinés et des recherches sur la manière de moins dégoûter les enfants de l'école, nous estimons que ce sera un grand progrès.

Le chemin de fer de l'Ouest continue à donner lieu aux appréciations les plus diverses. Cette ligne, dont la construction a coûté deux tiers de plus que toute autre ligne suisse, se ratrapera plus tard sur les frais d'entretien que les lignes à bon marché auront à supporter, et l'Ouest pas. Avec des tarifs plus bas, des procédés plus pratiques et plus agréables pour les voyageurs, une diminution de l'armée d'ingénieurs à gros traitements dont la direction s'entoure, nous ne doutons pas que l'Ouest ne fasse de bonnes affaires. Espérons que notre Grand Conseil, qui est convoqué pour le 19 août, remettra l'ordre et la logique où ils manquent.

L'infatigable Alfred Escher, de Zurich, est parvenu à réunir à Lucerne une conférence pour la construction de la ligne du St. Gotthard, à l'exclusion du Luckmainer et du Simplon. Dormez sur vos deux oreilles, chers lecteurs, MM. Escher et Stoll ont eu soin de nous apprendre eux-mêmes, l'hiver dernier, dans la *Neue-Zürcher-Zeitung*, que la chose est impossible. Les frais de construction sont énormes, d'une part ; de l'autre, le rendement des lignes suisses provient spécialement de la petite circulation entre villes et villages ; les voyageurs au long cours entrent pour peu dans la recette. De plus, la statistique suisse démontre